

NOOR

ENVOUÉE SPÉCIALE

PATRICIA
VIGIER

PRÉFACE DE
ROHÂN HOUSSEIN

ROMAN
RESTER
VIVANT

 lemuscadier

RESTER
VIVANT

NBBR ENVOIÉE SPÉCIALE

PATRICIA

VIGIER

DANS LA MÊME COLLECTION

- *Barjoland* (JEAN-LUC LUCIANI)
- *Contre courant* (FLORENCE CADIER)
- *Emma* (TESS CORSAC)
- *Et si demain... le retour!* (MICHEL PIQUEMAL)
- *Hors la loi?* (AHMED KALOUAZ)
- *Je suis venu te chercher* (HERVÉ MESTRON)
- *Jours de soleil* (CLAIRE MAZARD)
- *La peau noire des anges* (YVES-MARIE CLÉMENT)
- *Le fils du héros* (CHRISTINE DEROIN)
- *Les dernières reines* (CHRISTOPHE LÉON & PATRICIA VIGIER)
- *Les murs bleus* (CATHY YTAK)
- *Plastique apocalypse* (ARTHUR TÉNOR)
- *Poing levé* (YAËL HASSAN)
- *Russian express* (ALAIN BELLET)
- *Trouver les mots* (GILLES ABIER)

© Le Muscadier, 2021

BP 60076 – 16103 Cognac cedex

www.muscadier.fr • info@muscadier.fr

Couverture & maquette: Espelette

Photographie de couverture: © Laure Zigliani

© Jorge Villalba/iStock

Image intérieure (pages 30, 43, 82 et 104): *Dernier regard de la reine Zénobie sur Palmyre* de Herbert Gustave Schmalz (1856-1935)

Mise en page: La Femme assise

La collection **RESTER VIVANT** est publiée sous la direction littéraire de Christophe Léon.

ISBN: 979-10-96935-93-2

ISSN: 2493-6170

1^{re} édition – 1^{er} tirage

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

PRÉFACE



*Nous aurons toujours des rêves,
que même le chaos ne saurait corrompre.*

*Ni bakchich, ni conflits, guerres et pandémies
ne peuvent éteindre le feu de nos aspirations.*

*Pulsion de vie.
Témoigner, raconter à tout prix un quotidien
à l'équilibre rompu
par les forces obscures d'un monde en éternelle
mouvance.*

*Saisir, capturer un éclat du réel,
le mettre en lumière et le livrer au monde, à l'universel.
À travers un regard qui ne demande qu'à être affiné.
Une âme qui ne cherche qu'à s'affirmer, se révéler
et rayonner.*

C'est ce que j'ai vu en Noor, lueur d'espoir et de vitalité dans une horreur qui n'altère guère son idéal.

Celui d'être journaliste. Transmettre l'information comme un devoir, une mission vitale. À l'instar des artistes, être un médium pour que des fragments de vérité circulent entre les deux mondes.

Qu'ils aspirent à se recoller, pour ainsi restaurer un grand miroir brisé, dans lequel deux rives s'observent en chiens de faïence depuis les temps immémoriaux de l'histoire. Pour que le dialogue soit renoué, que les mortiers se taisent, que les nouveau-nés n'apprennent plus à courir avant de savoir marcher, pour que le silence foudroyant de l'indifférence s'*Orient-e* à nouveau en étincelles de conscience.

Et peut-être aussi pour que la paix reboise un jour nos jardins d'enfance.

Dans une Syrie berceau des civilisations dont le croissant fertile se dessine au-dessus des yeux en amande de ses descendants, Patricia Vigier dépeint avec justesse les lieux et la triste chronologie d'un conflit qui souffle aujourd'hui ses dix funestes cierges.

Préface

Cette démarche est essentielle pour le devoir de mémoire cher à notre condition humaine. Et ce drame nous concerne tous car, comme dit le proverbe : « Toute personne a deux pays : son pays d'origine et la Syrie. »

Et parce que tout est intimement lié.

Et, dans ce souffle d'espoir que la folie de la guerre ne saurait détruire, elle met aussi à l'honneur une culture parfumée à la cardamome, la reine de la cité de Palmyre, symbole de beauté, ainsi que l'ardeur et la résilience d'une jeunesse syrienne au printemps de son propre avenir. Une remarquable invitation à inspirer les jeunes lecteurs à qui cet ouvrage est destiné.

Rohân Houssein

<https://rohanhoussein.myportfolio.com/projets>

PREMIÈRE
PARTIE



CHAPITRE 1

MARS 2017

J'ai toujours rêvé d'être journaliste. Du plus loin que je me souviene.

Petite, lorsque je regardais le journal télévisé avec mon père qui me commentait le moindre sujet, je n'avais d'yeux que pour la présentatrice. Ravissante sous les projecteurs du plateau télé, parfaitement coiffée, maquillée, parfumée (forcément parfumée), vêtue chaque soir d'une nouvelle tenue colorée, souriante, le ton assuré et chaleureux, elle enchaînait l'annonce des

reportages et interrogeait les invités avec un professionnalisme sans faille. Les stars du cinéma, du sport ou de la chanson se succédaient à son micro, elle semblait familière de chacun d'eux, conversait avec eux le plus grand naturellement du monde.

Je rêvais moi aussi de faire partie des connaissances du footballeur Ahmad Saleh, de la sublime chanteuse Nora Rahal. Ou bien de tenir la rubrique cinéma pendant le Festival international du film de Damas pour recueillir les larmes de joie des actrices du monde entier, pour interviewer sans rougir les plus beaux acteurs d'Hollywood. Et puis encore, de partir en reportage aux quatre coins du pays, faire découvrir aux spectateurs éblouis les merveilles de notre architecture et de nos paysages à couper le souffle.

Chaque fois que j'allais en vacances à Tadmor, chez ma tante Sarjawi, je notais dans un coin de ma tête tous les vestiges dont j'aurais pu parler en racontant les légendes qui y sont attachées. Je voyagerais, je parlerais couramment plusieurs langues, je serais très indépendante et recevrais des propositions des plus grandes chaînes câblées du Moyen-Orient.

On peut sourire de mes rêves de gamine, mais j'y croyais ardemment et cela me suffisait pour suivre les recommandations de mon père qui m'encourageait à bien travailler à l'école. Il approuvait mon projet du moment, et je mettais tout en œuvre en classe pour avoir les meilleures notes en histoire et en géographie (« Comment veux-tu prétendre faire des reportages à travers la planète si tu ne distingues pas ton nord de ton sud ? »), en rédaction (« Tu commenceras peut-être dans la presse écrite, tu dois parfaitement maîtriser la narration, l'argumentation, l'art de conduire un dialogue »), en anglais (qui est la langue universelle), en français (« La France est le pays des Lumières et des droits humains ») ou encore en sciences (parce que je pourrais aussi être amenée à parler de médecine, d'inventions ou de brevets déposés par nos ingénieurs et chercheurs).

Je ne voyais pas exactement à quoi il faisait référence, mais j'apprenais, je m'appliquais, je lisais tout ce qui me tombait sous la main à la bibliothèque, je tenais mon propre journal pour *me faire la main*. Avec le vieux téléphone que m'avait donné ma mère, je réalisais mes propres photos pour l'illustrer.

Les exposés à présenter devant toute la classe étaient l'occasion rêvée de m'entraîner à parler sans trac, posément, à répondre aux questions de mes camarades. « Tu t'y crois vraiment, ma parole ! » se moquait Shifa, mon amie d'enfance.

Avec Faisal, nous nous livrions à une compétition acharnée sur ce terrain. Nos professeurs prenaient un malin plaisir à nous interroger successivement, puis à demander aux autres leur avis sur notre prestation pour nous décerner nos notes. Nous aurions pu nous détester à cause de cette concurrence quasi permanente qui s'appliquait également aux résultats des contrôles écrits, et maintenait une comparaison systématique dans les commentaires des autres. C'était tout le contraire. Chaque critique, éloge ou conseil nous profitait à tous les deux tant notre désir de progresser était puissant.

Dès l'enfance, Faisal a nourri le même rêve que moi. Depuis toujours, nous accablons nos proches, le ton docte et inquisiteur, un manche de corde à sauter ou une bouteille à la main en guise de micro pour les interroger sur tout et n'importe quoi; nous découpions les journaux pour élaborer nos revues de presse thématiques sans même attendre qu'ils aient été

lus – ce qui nous a souvent valu quelques punitions exaspérées. Et combien de samedis pluvieux avons-nous passés à écouter la radio, non pas tant pour ce qu'elle racontait que pour *la façon* dont elle le racontait. Un certain mystère se dégageait de ce média exclusivement sonore et pourtant très évocateur : les paysages et ambiances soulevés par l'univers des bruits nous intriguaient puissamment. Il nous est même arrivé de simplement *écouter* des films, les yeux fermés, pour parfaire notre étude du pouvoir évocateur d'une bande-son particulièrement élaborée. La première fois que ma grande sœur Marwa nous a surpris comme ça devant la télé, elle a cru que nous dormions assis, elle a tout éteint. Et face à nos protestations indignées, elle a pris ma mère à témoin pour attester que nous étions parfaitement débiles. Les fois suivantes (les sarcasmes ne nous arrêtaient pas), elle passait juste entre l'écran et les divans en soufflant que nous étions vraiment des nazes de ne pas profiter de la télé comme il se doit. En réalité, elle était surtout jalouse parce que nous avions fini nos devoirs avant elle, ce qui nous donnait le droit d'allumer le poste à notre guise.

Nous n'aurions pas pu en faire autant chez Faisal, dont les petits frères et sœurs étaient beaucoup trop

bruyants. Chez moi, nous n'étions que deux, Marwa et moi, au désespoir discret de mes parents qui ont longtemps souhaité avoir un fils.

Shifa, Noor, Faisal : le trio des inséparables. Nous sommes nés tous les trois la même année, nous habitons depuis nos essais de babillements le même pallier, au premier étage d'un vieil immeuble d'Al-Nashabiya, dans l'est de la Ghouta. Tout le temps fourrés ensemble, gardés indifféremment par nos trois mères respectives, mêlés à nos fratries plus ou moins nombreuses, nous brouillons à plaisir les pistes de l'état civil. Beaucoup nous croient frère et sœurs, si ce n'est jumeaux. En grandissant, cette confusion est devenue pratique pour moi, surtout ces dernières années. Shifa pouvait sortir presque où elle voulait du moment que son grand frère Husam l'accompagnait. Moi, je n'ai personne à part mon père, qui approuve la protection que m'assure Faisal. Il est de toute façon plus ou moins acquis que nous nous marierons un jour, puisque nous nous entendons si bien. Mon cousin Anas voulut un temps s'imposer comme mon *mabram*, il avait même convaincu mes parents que c'était préférable pour mon honneur et le leur. Ils avaient cédé de mauvaise grâce parce qu'Anas s'était finalement rallié à l'État islamique après deux ans de

lutte auprès de rebelles trop démocrates à son goût, que leurs troupes patrouillaient jusque chez nous et qu'ils avaient peur. Malgré la peine et la consternation, ce fut presque un soulagement de le voir partir avec eux pour Raqqa. Paix à son âme.



Aujourd'hui, tout vole en éclats, une fois de plus. Pire qu'un bombardement, plus ravageur que la faim, le départ de la famille de Faisal, le départ de Faisal. Shifa et ses parents ont déjà quitté l'immeuble il y a presque deux ans, seul Husam est resté. Ce matin, le trio finit de se décomposer tout à fait, et je vais rester seule.

La grosse Saba grise est chargée à bloc, le coffre maintenu par des sandows, la galerie gonflée de sacs et de valises, et les parents s'embrassent, se bénissent. Les cœurs sont lourds. Le trajet jusqu'à Alep s'annonce périlleux. Les quatre heures de route qui séparent habituellement les deux villes peuvent s'étirer à la journée ou pire. Le cessez-le-feu signé hier pour deux semaines est pour l'instant presque respecté, et beaucoup ont pris la route pour fuir la nasse qu'est devenue la Ghouta. Mais combien de *check-points*

devront-ils franchir, à quelles factions auront-ils à faire, et que vont-ils trouver à Alep ? Il paraît que la reconstruction a commencé, le père de Faisal veut croire à une nouvelle vie possible là-bas, en sécurité.

Leurs cœurs sont lourds mais que dire des nôtres, brisés ? Jamais nous n'avons été séparés plus longtemps que les vacances. Depuis le début de la guerre, nous avons fait front ensemble à tous les instants, soudés comme deux doigts d'une main, nous avons continué d'apprendre ensemble, nous avons lutté ensemble, nous nous sommes consolés à chaque drame qui nous frappait, nous avons eu peur et faim ensemble.

Faisal me promet sur tout ce qui est le plus précieux que nous nous retrouverons à Alep. Pour mieux se rassurer lui-même, ses yeux gris-bleu plongés dans les miens, il me jure que nous nous appellerons tous les jours ou, en tout cas, à chaque fois que ce sera possible, que nous poursuivrons ensemble la mission que nous nous sommes assignée : informer le monde de ce qui se passe ici, dans notre chère Syrie en lutte.

Il me remet en gage ses propres cahiers-journal : « Tu me les rendras là-bas si Dieu le veut et, d'ici là, nous sommes des envoyés spéciaux, Noor. On se tient

au courant de tout, promis» insiste-t-il en pressant mes mains qui saisissent la pile de cahiers. Les yeux brouillés, la gorge nouée, je ne peux que hocher la tête. Il monte le dernier dans l'auto qui, déjà, s'éloigne lentement en évitant les nids-de-poule.

CHAPITRE 2

MARS 2011

Rûmî est un chaton de la Révolution. Faisal l'a trouvé affamé un matin de mars 2011. Il n'avait alors que quelques mois et devait être livré à lui-même depuis plusieurs jours. Ses parents avaient cédé, lorsqu'il avait ramené la petite boule de poils roux poisseux, séduits malgré tout par les grands yeux vert pâle du petit félin. Nous lui avons attribué son nom d'un commun accord, au bout de quelques jours, après l'avoir entendu roucouler dès qu'il avait faim (c'est-à-dire tout le temps), et siffler en ronflant, ce qui faisait rire toute

sa famille. En outre, la mère de Faisal lui trouvait un air spirituel, digne donc de porter le nom du poète.

Rûmî est maintenant un gros chat débonnaire qui roucoule moins mais chasse plus pour trouver sa pitance, et siffle toujours en accomplissant sa sieste digestive. Il est resté chez nous – dans ma chambre, devrais-je dire – après le départ de sa famille. Faisal nous l’a confié plutôt que de lui imposer un voyage à l’issue incertaine, « pour lui laisser ses repères ». Il savait aussi que j’y trouverais une petite consolation, et Rûmî l’a bien compris : il ne me quitte pas et se laisse emporter sans broncher à la cave à chaque alerte.

Lorsque les évènements se sont répandus comme une traînée de poudre, de la Tunisie à l’Égypte, en passant par la Jordanie, la Libye, Bahrein ou le Yémen, un grand élan d’espoir a gagné nos familles. Après les premiers temps où nous assistions tous par écran interposé à ces soulèvements de la jeunesse, médusés autant qu’emplis d’appréhension, la contagion a gagné nos lycéens et nos étudiants.

Marwa était littéralement en transe et ne se contentait pas des journaux télévisés. Elle surfait jour et nuit sur les réseaux pour suivre l’avancée des manifestations et

nous brandissait, preuve à l'appui, les vidéos tournées et retransmises en direct sur le Net. Anas déboulait chez nous en rentrant du lycée pour nous tenir au courant des assemblées générales qui se tenaient dans son établissement et à l'université.

La fougue autant que l'aspiration à la liberté sont contagieuses, notre jeunesse à son tour s'est prise à rêver de renverser le régime autoritaire de la dynastie Assad. La violence avec laquelle les enfants de Deraa ont été arrêtés, torturés, tués pour certains à la fin du mois de février, n'a pas suffi à doucher les ardeurs. Le feu couvait, gagnait du terrain dans les esprits, ce qui se murmurait depuis longtemps dans le secret des cœurs gonflait à présent jusqu'à devenir un cri jaillissant de toutes les bouches. *Horiyeh!* Liberté!

Anas était le neveu préféré de ma mère, son presque-fils. Il avait l'habitude de venir manger chez nous au moins une fois par semaine mais, cette année-là, avec les événements, il venait encore plus souvent. Il était né la même année que Marwa, étudiante depuis peu en philosophie, alors que lui terminait laborieusement ses études secondaires au lycée, sans trop savoir ce qu'il ferait par la suite.

Nous les admirions, écoutions attentivement leurs débats politiques ou sociétaux, et je crois que l'on peut dire qu'ils ont façonné l'éveil de notre conscience politique. C'est en tout cas par leur intermédiaire que nous avons suivi, jour après jour, l'évolution des soulèvements et de la répression qu'ils entraînaient.

Anas était assez calé en informatique pour continuer à avoir accès aux informations des réseaux sociaux malgré le blocage du Net imposé par le régime. Prudent aussi, il avait créé avec Marwa un compte Facebook sous pseudonyme afin de déjouer la surveillance permanente des *moukhabarâts*, ces terribles services de *sécurité* qui infiltraient toutes les couches de la population.

À onze ans, nous savions déjà qu'il convenait d'être très prudents sur ce que nous disions en public. Certains sujets ne devaient pas être abordés n'importe où et avec n'importe qui. Ils nous apprenaient à déceler les fausses informations lancées par le Bureau des rumeurs, sorte d'appât utilisé par les responsables du renseignement pour sonder l'opinion, tester ses réactions.

Sur le réseau, tous les jeudis soir depuis quelques semaines, était annoncé le lieu de la prochaine manifestation pacifique, pour chaque ville ou quartier. Comme les regroupements étaient interdits depuis longtemps, les organisateurs mettaient à profit la sortie de la mosquée, après les prières du vendredi, pour initier les marches.

Ce soir-là, Anas nous a indiqué qu'il trouvait étrange que le gouvernement ait rétabli le libre accès à Facebook et YouTube – ce n'était, d'après lui, pas bon signe. Les réseaux, dans leur ensemble, jouaient un rôle essentiel dans ce que les Occidentaux appelaient les *Printemps arabes*. Majoritairement initiés par la jeunesse dans des pays où les médias étaient sous contrôle étroit de leurs dirigeants, les réseaux permettaient en effet de diffuser en direct les *vraies* images des événements. Armé d'un smartphone, chaque jeune a pu devenir un témoin de l'histoire, brandir la preuve de la non-violence des uns contre la répression sanglante des autres. C'est bien pour cela qu'à Deraa, les soldats ont voulu marquer les esprits en tuant dans l'œuf la révolte à travers le corps des lycéens et étudiants qui avaient tagué les murs de slogans contestataires. Loin d'en être dissuadés, ma sœur et mon cousin étaient

plus déterminés que jamais à apporter leurs voix au rassemblement du lendemain.

— Place Miskié, regarde, dans le souk, montra-t-il à Marwa sur l'ordinateur familial, après que nous eûmes dégusté un délicieux *chich-taouk* dont ma mère a le secret.

— Je veux venir avec vous, l'interrompit Faisal.

Les soirs où Anas venait à la maison, Faisal se débrouillait pour nous rejoindre, surtout depuis que la situation s'emballait.

— Si Faisal y va, j'y vais aussi, ajoutai-je pour ne pas être en reste.

— Vous n'allez nulle part tous les deux, intervint mon père, qui suivait nos échanges derrière son journal. Il ne s'agit pas d'un jeu et, pour tout dire, je ne crois pas que ce soit une bonne idée pour toi non plus, Marwa, de prendre ce risque.

— Papa, s'indigna-t-elle, je ne vais pas rester les bras croisés à la maison alors que l'avenir de notre pays se joue en ce moment ?

— Nous irons ensemble, et puis je la laisserai au Comité des femmes, chargé de la sécurité des jeunes filles et des femmes, plaïda Anas. Tu sais, mon oncle, c'est très bien organisé : nos frères des Comités de coordination veillent sur le cortège des femmes.

— Papa, s'il te plaît... supplia-t-elle encore.

— Moi, j'irai avec Anas, insista Faisal. J'ai vu des adolescents aussi dans les manifestants, dit-il en bombant le torse pour se grandir.

— Tu verras avec tes parents. Pour ma part, je t'interdis d'y aller, Noor.

Le ton sans appel de mon père indiquait que le sujet me concernant était clos, et je me rassis en boudant. Faisal, quant à lui, salua mes parents et Marwa, et il fit un check à Anas en lui assurant qu'il pourrait certainement le rejoindre le lendemain.

Marwa parla un moment encore, appuyée par notre cousin, pour finir par obtenir, à contrecœur, l'autorisation de mon père. Totalement survoltée, elle courut chercher de grandes feuilles de papier et des feutres pour tracer quelques pancartes de slogans avec Anas. Insouciant quant à ma frustration, elle

alla même jusqu'à me demander mon avis une fois terminé :

— **SILMIYAH** aux couleurs de l'arc-en-ciel, le pacifisme après l'orage, qu'en penses-tu, Noor ?

Je grommelai avant de me lever et de partir me coucher, dépitée. Je ne sus pas combien de temps encore ils s'affairèrent à l'organisation de leur expédition. Le lendemain matin, je les évitai soigneusement lorsque Anas vint chercher Marwa, ostensiblement concentrée sur mon petit-déjeuner pour n'avoir pas à leur parler au-delà du salut. Je regretterai toujours cette bouffée de mauvaise humeur.

à suivre...

RESTER VIVANT

La collection **RESTER VIVANT** est constituée de nouvelles et de romans qui parlent du monde d'aujourd'hui, en abordant sans détour les questions écologiques, sociales et éthiques qui émergent au sein de la société dans laquelle nous évoluons. Elle s'adresse en priorité aux pré-ados, aux ados... et plus généralement à tous les lecteurs qui résistent encore à l'asservissement des esprits, quel que soit leur âge. Ces livres ont pour ambition, en plus d'attiser l'imaginaire du lecteur, d'éveiller son sens critique et de poser un regard incisif sur nos comportements individuels et collectifs.

ROMAN

RESTER
VIVANT

NOOR ENVOYÉE SPÉCIALE

Noor est aux premières loges de la révolution syrienne et de son glissement vers la guerre civile. Ce qui était un rêve à l'origine devient pour elle une forme de lutte vitale : témoigner, rendre compte, faire savoir au monde ce qui se passe dans son pays. Mais, pour pouvoir couvrir les conséquences du conflit, elle va devoir affronter de nombreux obstacles – préjugés, trahison, incompréhension.



9 791096 935932

Prix : 13,50 € TTC

ISBN : 979-10-96935-93-2

 le muscadier

L'éditeur qui cultive le bon sens

www.muscadier.fr